François Bon

Apprendre l'invention

PUBLIE PAPIER

APPRENDRE L'INVENTION

François Bon est né en 1953. Il publie son premier livre aux éditions de Minuit en 1982. Pratique les ateliers d'écriture depuis 1991 (voir notamment *Tous les mots sont adultes,* Fayard, 2000, rééd 2005), et la rubrique "ateliers d'écriture" de son site tierslivre.net, avec transcriptions de nombreuses séances et exercices.

son site : http ://www.tierslivre.net

Twitter : @fbon

© publie.net & François Bon 2012
Dépôt légal : 3e trimestre 2012
ISBN 978-2-8145-9016-8
® *papier+epub*, marque déposée publie.net

François Bon

APPRENDRE L'INVENTION

sur les ateliers d'écriture, 1994-2008

PUBLIE PAPIER

« Écoute le monde entier appelé à
l'intérieur de nous... »

Valère Novarina

2012 | En guise de prologue

Une découverte en 1982, après la publication de mon premier livre (*Sortie d'usine*, aux éditions de Minuit), encadrant un groupe de jeunes en « réinsertion », à Bezons : dans ce qu'ils écrivaient, du plus proche et du plus ordinaire, le monde tel qu'il nous entourait derrière les tours de la Défense, et abstraction faite de toute problématique liée à la drogue ou ce qu'on nommait pudiquement leur « grande difficulté », une énonciation qui m'était inaccessible, mais me révélait littéralement cette part immédiate du réel, avec la force d'un livre.

Je ne savais même pas qu'existait l'expression « atelier d'écriture ». Invité en 1990 dans un autre lycée de la banlieue parisienne, à La Courneuve cette fois, j'ai voulu immédiatement proposer d'écrire. Trois ans plus tard, commençait à Montpellier un parcours plus long, où il me devenait possible de mettre en réflexion mes expériences en multipliant le même atelier avec des groupes divers, en même temps que je commençais régulièrement à proposer des stages de formation à l'animation d'atelier d'écriture. Un livre en résulterait plus tard, *Tous les mots sont adultes* (Fayard, 2000, réédition augmentée 2005) avec, après ce titre pris à Maurice Blanchot, ce sous-titre ironique, mais ironie de l'humilité : *méthode pour l'atelier d'écriture*. Une cinquantaine de propositions d'écriture, rassemblées par affinités ou progression, commentées et

accompagnées de quelques-uns des textes reçus tout au long de la route. Expérience qui, depuis, s'est prolongée sur mon site (www.tierslivre.net).

Mais, tout au long de ces années – jusqu'à la belle invitation récente dans deux départements de « création littéraire » de Montréal et Québec, ou, à Paris, le droit d'entrer à l'école des Beaux-Arts et Sciences Po –, l'interrogation à rebours sur le sens de ces expériences, ce qu'elles changent à notre propre écriture, et ce qu'elles déplacent de notre perception de la littérature, la bibliothèque qu'on en constitue, et la transmission de ce qui nous en reconduit le désir : tout simplement la transmission de notre exigence ou notre amour de la littérature, la toute petite part dont nous sommes chacun (et si diversement) dépositaires.

De 1993 à 2008, quinze ans de ce parcours parallèle, interventions dans des colloques ou débats publics, articles en revues et journaux, entretiens.

Ce qui revient : on ne sépare pas l'atelier d'écriture de la réflexion sur notre métier d'auteur. D'où l'inclusion ici de textes sur l'auteur et l'argent, ou bien la récurrence de cette question : *formez-vous des écrivains ?* Constant aussi, le dialogue avec l'Éducation nationale : quels textes utiliser, pourquoi notre insistance à utiliser des textes contemporains (de Perec à Koltès, ou Novarina et Sarraute) malgré l'apparente difficulté supplémentaire ?

On retrouvera ici la trace de nombreux débats menés ces dernières années, l'ajout d'un sujet dit *écriture d'invention* au baccalauréat de français, ou la remise en chantier du lien de la

littérature et de la société, pour ceux qui n'ont pas eu accès à la réflexion littéraire : cela vaut pour écrire en prison, mais la réflexion est parfaitement symétrique pour mener un travail d'écriture en fac de sciences. Je n'ai jamais fait de différence de principe, ni même de parcours, entre une intervention en école de Beaux Arts ou avec les jeunes carrossiers ou coiffeurs et coiffeuses d'un centre d'apprentissage.

1991-2011 : depuis maintenant vingt ans, il n'y a pas eu d'années où je n'aie pas eu à mener des ateliers d'écriture. J'ai toujours tenu à principe de n'en pas dépendre pour vivre. Et que ces expériences, forcément intenses, soient contenues dans des bornes de l'année qui me permettaient de retrouver ensuite mon atelier personnel.

J'ai l'impression d'avoir plus avancé par sédimentation. Je n'ai pas élargi énormément le catalogue, ou la bibliothèque de mes outils. Parce qu'il me faut à chaque fois, outre le côté technique du texte, une histoire de vie à dire, qu'elle soit exemplaire ou ne le soit pas. J'ai l'impression d'avoir plus avancé par accroissement de densité, et ce n'est pas orgueil de le dire, plutôt, au contraire, sentiment d'alourdissement. Des amis proches trouvent aujourd'hui d'autres fulgurations pour inventer leurs exercices, quand je marine dans les miens. Mais je suis capable de tenir trois jours un groupe sur *Espèces d'espaces* de Perec, de mener une journée entière de stage dans l'œuvre de Duras ou celle de Michaux. Est stable le parcours que j'essaye de présenter (ci-après, ce que je nommerai chaîne), et pour chaque point du curseur sur cette chaîne le choix parfois impulsif de tel ou tel point de départ. Parfois, d'une semaine à l'autre avec mon

groupe de Sciences Po, la révélation s'en fait la veille au soir à 22h30… Je dois disposer, au bout de ce temps, d'une soixantaine de propositions construites possibles, et probablement que chaque année j'en essaye cinq ou six nouvelles. Je sais mieux travailler avec Cortazar, Sarraute ou Ponge, et probablement je continuerai, à ce rythme, et dans cette mince enclave.

Ce n'est pas la spécificité d'un public qui détermine un atelier d'écriture, mais la part d'inconnu qu'on se donne pour tâche d'explorer et comment on la nomme, qu'on l'oriente vers soi-même ou vers la ville, ou qu'on interroge les formes de représentation elles-mêmes. Le travail de celui qui organise et conduit étant de se construire lui-même, préalablement, en vue de de cette expérience.

Une autre ère a probablement commencé ces dernières années, si le fait que les usages privés d'écriture de nos participants, comme une part de leur relation au monde, s'est déportée dans les outils numériques. La nouveauté, c'est l'espace infini de narrations neuves qui surgissent par l'emploi du « réseau » directement dans le temps de l'atelier, exercices neufs à construire, mais qui ne dispensent pas d'enseigner et transmettre ce peu de littérature à chacun confié. Ce lien de l'atelier d'écriture et de l'enseignement sera le fil essentiel suivi dans les textes, conférences, interventions, entretiens rassemblés ici.

J'ai reçu, énormément reçu. Ce saut dans l'inconnu que représente le fait d'*écrire* m'impressionne toujours autant, dans les expériences actuelles. C'est là sans doute où cela a le plus contribué en retour à mon écriture personnelle, privilégiant cette intensité et ce non-retour, ou la composition mentale.

Mais réflexion de toujours sur nos outils – c'est l'autonomie dans la lecture qu'il s'agit de construire. La part préliminaire d'exposé, quel que soit le public, en s'astreignant à ce que chaque atelier soit aussi la rencontre avec la singularité d'un auteur et d'une voix, a toujours été mon guide personnel.

Avec l'âge, je m'appuie probablement plus sur une notion de plaisir immédiat des textes. J'aime les provoquer et les attendre. Le moment, dans le dernier tiers de l'atelier, où on se concentre sur leur écoute, attentif à ce qui surgit de jamais dit, est pour moi un guide maintenant principal. J'aime aussi l'idée d'atelier mobile (magnifique souvenir d'écrire à quarante dans l'étage réservé d'un train de banlieue), les rencontres spécifiques avec tel ou tel public spécifique. Au moment d'écrire cette préface, une autre découverte : avoir assisté l'auteur-illustrateur Claude Ponti dans un atelier avec de très jeunes enfants placés en foyer pour maltraitance, Claude les emmenant dans un monde de création plastique via l'argile, et moi-même simplement présent pour noter, écouter, raconter, et c'était un atelier quand même.

Mais cette permanence, qui a nom littérature, qui a nom transmission, ou simplement cette capacité à éduquer le saut, qui ne surprend pas dans les autres arts, nous n'avons pas fini d'en apprendre. Et c'est bien la pure invention des textes qui en résulte, et nous soude : rend la littérature *nécessaire*.

FB, mai 2012.

1994 | Portraits par touches

Publié dans Le Matin de Paris.

Du soir où tu vas, au matin. Pour celle-là c'était une mauvaise période, la maison du père enfin quittée pour une chambre en entresol, au long de la grande avenue en sortie de ville, et tous les petits mecs venaient tenter leur chance, elle les a mis dehors. Ce soir-là elle est allée en ville, et avait bu. Un type lui a proposé de la raccompagner, et ça a été vers 3 heures du matin, l'arrêt à trois kilomètres du centre, dans une décharge, elle avait compris. *Tu arrives chez toi, tu t'aperçois de ton imbécillité, cet homme, s'il avait été plus vieux, il t'aurait violée.* Elle s'en est tirée avec un préservatif, donc il n'y a pas eu viol. Maintenant, on dirait que ça va. Elle s'est prise de passion pour la photo.

Je débarque en France dans la ville de Paris qui me semble si grande et si belle mais de plus en plus le jour s'avance, on commence à avoir l'habitude. Il est arrivé vers octobre, tout droit de son île. Vers février, il a vu la neige tomber, la première fois (à Montpellier, ça ne dure pas beaucoup). Il est tombé amoureux, un soir, d'une fille dans une boîte, qui l'a embrassé sur la bouche. Il savait de quelle ville elle était, mais ne se souvenait plus du prénom. Il est retourné chaque samedi à la boîte de nuit, elle n'est pas revenue. Il avait dans l'idée de devenir peintre en

bâtiment, il n'a pas trouvé. On ne sait pas s'il est reparti, là-bas chez les siens, ou s'il tente sa chance ici un peu plus loin. Il avait un grand cahier : « *Bruno H., écrivain martiniquais* », et fêtera l'an prochain ses 20 ans... *le jour de l'an je me souviens je fais un bon petit repas automatiquement pour moi, des pâtes avec steak, de la mayonnaise et enfin je m'en vais me balader dans mes endroits les plus préférés ce jour-là je voulais être seul et j'y suis resté seul, moi pas comme les autres.*

Je change de nom, comme ça, ça me fait plusieurs vies, ça me change de visage, de caractère. À Béziers, au centre d'hébergement, j'étais Vanessa, c'est moi qui l'ai inventé. C'est la première phrase d'elle qu'on a recopiée, ce jour-là elle nous dictait. Centre d'hébergement ça voulait dire être partie. Maintenant elle s'est fait naturaliser, c'est Juliette, officiellement. De Béziers et l'errance, elle a, cette première fois, une drôle de phrase : *Je pense à ce qui m'est arrivé. Les éducateurs pensent que c'est mal, que c'était de la prostitution. Moi je regrettais parce que ma mère me manquait. J'étais perdue, je ne me rappelle plus, j'avais perdu la morale, et perdu la mémoire aussi.* Juliette n'est jamais venue régulièrement. Elle était en foyer, mais y a fait des dettes, on l'a mise dehors. Elle a écrit des textes au titre étrange : *Lors d'un suicide d'un ami très cher.* Et l'étrangeté plus grande encore dans le fond des mots, et la manière de ramener à l'ordinaire ce qui pour nous vient de si loin dans la nuit : *On a traversé le passage interdit, c'était danger de mort. Il était 3 h du matin, quelques gens, il faisait froid et le vent soufflait fort, la nuit était déjà tombée et aucune étoile n'allumait le ciel. Nous sommes devenus « pauvres de pensées » car nous ne pouvons plus nommer nos passions, nos rêves, notre désir de fraternité...*

www.publie.net
coopérative d'édition numérique